

JOURNAL DE LYON ET DU MIDI.

Cette Feuille paraît d'un Jour à Lyon et dans le midi, les Souverains de Paris, pour les nouvelles de Paris et du Nord; et de plusieurs jours pour les nouvelles du midi de l'Europe.

On s'abonne à Lyon, au bureau du Journal, place St-Jean, N.° 3; chez Manel, libraire, place Louis-le-Grand, N.° 20; et chez Chambet, libraire, rue Lafont; dans les départemens, chez tous les Libraires et les Directeurs de postes. Prix: pour 3 mois, 16 francs; pour 6 mois, 31 francs, et 60 francs pour l'année, franc de port pour la France; les abonnemens à l'étranger doivent 2 francs de plus par trimestre. On ne recevra que les envois francs de port. S'adresser pour ce qui concerne la rédaction, au Directeur du Journal de Lyon, place Louis-le-Grand, N.° 1, à Lyon.

LYON.

Le Moniteur du 3 novembre contient une ordonnance du Roi, qui prescrit un nouveau règlement d'administration pour les hôpitaux.

Le titre 1.^{er} de cette ordonnance pourvoit à l'organisation d'une commission gratuite d'administration, qui sera assistée d'un conseil de charité, dont les archevêques, évêques, les premiers présidents et procureurs-généraux des cours royales, et à défaut les présidents et procureurs du Roi des tribunaux de première instance, les présidents des tribunaux de commerce, les recteurs des académies, le doyen des curés du lieu, les présidents des consistoires, les vice-présidents des chambres de commerce, et le plus ancien juge de paix, feront partie de droit.

Les autres membres de ce conseil au nombre de cinq dans les villes ou communes de 5,000 âmes de population et au-dessous, sont au nombre de cinq et de dix dans les villes de plus de 5,000 âmes.

Le titre II règle les attributions et le service intérieur; le titre III, la comptabilité. Un receveur, nommé par le ministre de l'intérieur aura seul qualité pour recevoir et payer.

Le titre IV contient des dispositions transitoires, parmi lesquelles on remarque celle que la comptabilité commencera à dater du 1.^{er} janvier 1822.

— Les habitans des campagnes ne savent pas que les petites successions qu'ils recueillent doivent acquitter, dans le délai de six mois, un droit qui, passé cette époque, est augmenté du double. Cette punition que la loi inflige est presque toujours encourue dans les campagnes par des pauvres, pour des héritages qui n'ont presque aucune valeur, et n'est produite que par l'ignorance des redevables. Cependant les receveurs de l'enregistrement reçoivent tous les trois mois, des mairies, le relevé des actes de décès qui leur font connaître les héritiers desquels ils ont des droits à réclamer. Le conseil-général du département des Landes, dans sa session de 1821, a émis le vœu qu'une mesure législative enjoigne aux receveurs de l'enregistrement et des domaines de réclamer des héritiers les droits de succession auxquelles ils sont appelés, au moins un mois avant l'expiration du délai, passé lequel l'amende du demi-droit est encourue, et que cette peine du demi-droit, ne puisse être infligée aux héritiers que lorsqu'ils auront été mis en demeure au moins quinze jours à l'avance par les receveurs. Ce vœu est trop philanthropique pour que nous ne nous empressions pas de lui donner de la publicité.

CORRESPONDANCE.

Livourne, le 28 octobre 1821.

Les nouvelles de la Grèce sont toujours très-favorables à la cause de la liberté de ce beau pays. Il paraît que les Grecs peuvent se flatter maintenant d'avoir beaucoup de chances de succès, et que quelques soient les énormes préparatifs de la Porte contre eux, les avantages remportés dans cette campagne sont les avant-coureurs de ceux qui les attendent le printemps prochain; si comme il est possible, malgré ce que l'on assure, l'hiver ralentit les hostilités. La flotte turque, effrayée de ses défaites, n'ose pas approcher des côtes de la mer qu'elle parcourt; et elle a plutôt l'air d'infester les mers, comme une flottille de corsaires fuyant les approches des vaisseaux de guerre grecs, et capturant les navires marchands, qu'à la flotte d'un grand empire, qui a le sentiment de sa force et l'assurance de sa victoire. Il est faux, quoique quelques journaux l'aient dit, qu'elle ait débarqué 7,000 hommes à Patras ou à Calamata; elle a toujours été à une distance de 7 lieues de ces deux villes. L'état moral des Grecs est impossible à décrire; on a vu des neuples s'enflammer du désir de la liberté et la conquérir, parce qu'ils en avaient le besoin, mais jamais on n'a vu un enthousiasme aussi général que le leur. Femmes, enfans, vieillards, tous le partagent; leurs occupations journalières en sont interrompues, leur sommeil en est troublé, et on dirait que les mânes de leurs frères assassinés à Constantinople et à Smyrne, viennent les obséder et les pousser à la guerre, au mépris de la mort et des douleurs.

L'exaltation se joint à cet enthousiasme général et vient l'augmenter encore; les prêtres grecs sont soldats, et c'est le sabre à la ceinture, et le mousquet sur l'épaule, qu'ils célèbrent les mystères de la religion, et qu'ils remplissent toutes les fonctions ecclé-

siaques. Jamais croisade en Europe n'a été prêchée avec l'ardeur que les prêtres grecs mettent à prêcher l'amour de la liberté, et la nécessité de vaincre les Turcs; et ils mettent tout en usage pour allumer le courage et embraser des cœurs, qui déjà ne respirent que vengeance et que guerre. L'ancien éclat de leurs beaux-arts, la gloire de leurs héros, la renommée de leurs poètes, ils font tout concourir à leur but; et rappelant tout aux circonstances du moment, les noms d'Homère, de Sophocle, d'Épaminondas et de Périclès remplissent la chaire chrétienne, et s'unissent à ceux de notre religion, pour conduire à la liberté et à la gloire. Fasse le ciel que tous ces vœux soient exaucés, et que nos lettres, après vous avoir long-temps annoncé les malheurs et les souffrances de ce peuple, vous annoncent bientôt ses succès et ses victoires!

NOUVELLES DIVERSES.

D'après les nouvelles d'Hanovre, en date du 24, les personnes qui avaient été éloignées de la cour à cause de leur conduite et de leurs opinions politiques durant l'usurpation, ont eu la permission d'y rentrer.

— Il existe dans un village nommé Duttonstedt, près de Brunswick, un berger auquel on attribue des cures qui tiennent du merveilleux. Il guérit toutes les maladies par des moyens sympathiques. Sa réputation lui attire un concours prodigieux de malades, et partant des bénéfices assez considérables, bien qu'il ne fasse payer ses visites qu'à raison de 3 gros.

Il se borne à frotter les goutteux ou tous autres malades avec des linges qu'il met ensuite à la fumée de sa cheminée. Cette opération se renouvelle par trois fois, et lorsque le chiffon est suffisamment fumé, le souffrant doit être nécessairement guéri. Malheureusement la police a fait enlever dernièrement toutes les guenilles du docteur; ce qui n'a pas peu chagriné ses malades.

— Des lettres de Zante, du 29 septembre, portent: « La flotte ottomane est entrée en partie à Patras en Morée. On assure qu'Ali-Pacha a brûlé lui-même la ville de Janina, après la retraite des Turcs, pour ôter à ces derniers, s'ils voulaient y revenir, toute espèce de refuge pour se camper pendant le siège futur. Ils étaient retranchés dans la ville durant le siège qui vient de finir. »

C'est un débarquement de 289 charges de contrebande, soutenu par cinq cents hommes armés qui a introduit les symptômes de la peste à Murcie. La junta de santé de Logrono a dû prendre des mesures de précaution pour se préserver de la peste. A Pampe-lune, huit individus ont été fermés dans le lazaret provisoire de cette ville. Ainsi la fièvre jaune pénètre jusque dans les provinces les plus septentrionales du royaume.

Une lettre de la Jamaïque porte ce qui suit: « Le 16 juillet, dans la nuit, il y a eu une révolution parmi les forces navales de Guayaquil; les canonniers ont remonté la rivière pour se mettre sous les ordres de Gonzalès, commandant des royalistes; il était alors à Bodegas à six lieues de Guayaquil. Le navire l'Anna Bolivar et deux bricks ont été coulés, et la corvette l'Alexandrie ayant pris le large, l'équipage s'est révolté et l'a conduit à Panama. La raison de cette contre-révolution à Guayaquil est, dit-on, l'arrivée de 600 hommes de Choco, envoyés de Santa-Fé comme auxiliaires. Ils ont levé des contributions et commis d'autres vexations comme dans un pays conquis, et les habitans se voyant si maltraités, se sont soulevés dans la ferme résolution de rétablir leur gouvernement sous l'autorité de la péninsule.

— On mande de Vienne:

Depuis quelque temps, il arrive ici des quantités considérables de kopecks de Russie, qui passent comme marchandises à Trieste, et qui de là suivent une direction que sans doute les évènements actuels du Levant ont entravée par une autre voie.

PARIS, 3 novembre.

S. M. a entendu la messe dans ses appartemens.

Pendant la matinée, le Roi a travaillé avec plusieurs de ses ministres, et après la messe avec M. le duc de Richelieu.

A midi, M. le maréchal major-général de service a fait manœuvrer pendant une demi-heure, dans la cour des Tuileries, les troupes de la garde montante.

Les enfans de France ont été à Bagatelle.

Le Roi est sorti à trois heures et a dirigé sa promenade du côté de Vincennes.

— Les princes et MADAME sont sortis de très-bonne heure pour la chasse de la Saint-Hubert, qui a eu lieu dans la forêt de Sénars, de Laureen et Gros-Bois; une grande quantité de personnes de la plus haute distinction s'étaient rendues dans le bois de Sénars.

— On a sablé aujourd'hui les quais, les rues et les ponts par lesquels le cortège des princes doit passer demain pour se rendre à Notre-Dame; c'est Mgr. l'archevêque de Paris qui officiera.

— Une dame très-bien vêtue s'est précipitée dans la Seine au-dessus du pont de Jena. On n'a pu lui sauver la vie; elle n'avait aucun papier sur elle, on l'a transportée à la Morgue.

— Les préparatifs dans le Louvre et dans les Tuileries, pour la tenue de la séance royale, sont terminés.

— Les députés des départemens continuent d'arriver; fort peu manqueront à la séance d'ouverture.

— D'après une lettre écrite à Son Eminence le cardinal archevêque, par le Roi, qui annonce que des propositions très-importantes auraient lieu pendant la prochaine session, le prélat a rendu un mandement par lequel il ordonne des prières publiques:

— Hier soir, il y a eu une grande réunion de députés chez un banquier de la chaussée d'Antin.

— LL. AA. RR. MONSIEUR et Mgr le duc d'Angoulême ayant été informés du malheur arrivé à M. Genin, instituteur d'Evragnes (Bouches-du-Rhône), dont la maison a été incendiée, lui ont fait remettre quelques secours: MONSIEUR a envoyé 400 fr. et son auguste fils 300 fr.

— On croit que le Roi n'assistera pas à la messe du Saint-Esprit, qui aura lieu à Notre-Dame.

— Mgr le duc d'Angoulême doit partir dans les premiers jours de novembre pour se rendre à Lille. S. A. R. visitera les départemens du nord, et passera en revue les troupes qui s'y trouvent.

— Le feu a pris hier dans une maison de village de Saint-Cyr, près Mantes, et s'est propagé si promptement que douze travées de bâtiment ont été consumées. Le zèle et l'empressement que tous les habitans ont montré dans cette occasion ont empêché que le mal ne fût pas plus grand. Nous devons citer particulièrement un Polonais qui s'est précipité dans une cave où personne n'avait pu pénétrer, et dans laquelle se trouvait un enfant de 8 à 10 ans. Quand ce Polonais a rapporté l'enfant, on craignait que la fumée ne l'eût étouffé; mais, après une demi-heure d'évanouissement, il a repris ses sens.

Six pauvres familles sont ruinées par suite de cet incendie.

— Le célèbre Baillet est nommé premier violon de l'Académie royale de musique.

— Un plaisant disait l'autre jour que la guerre de la porte contre les croisés étant inévitable, les percepteurs des contributions seraient bientôt ruinés.

— Une dame, soi-disant bel esprit, s'étonnait, il y a quelques jours, que l'on n'eût point encore songé à éclairer les voitures publiques par le gaz hydrogène.

— Un abonné du premier-théâtre, qui disait dernièrement à un amateur du second théâtre français: *Pourquoi rit-on aux tragédies de M. Lemercier?* reçut cette réponse: *Parce qu'on pleure aux comédies de M. Duval.*

— Nos dilettanti sont au désespoir. Maestro Rossini, qui parcourt en ce moment l'Italie, ne reviendra point à Paris; mais avant de se rendre à Londres, dont il doit diriger l'opéra italien, il ira à Berlin, voir son ami, notre célèbre compositeur M. Spontini, homme de génie, qui travaille dans ce moment pour le roi de Prusse.

EXTERIEUR.

ANGLETERRE. — LONDRES, 31 octobre.

Par la correspondance des agens de Lloyds, le navire anglais le *Richardet-Jean* avait été arrêté deux fois par les Grecs et conduit dans leurs ports, dont il s'était échappé.

Il se plaint beaucoup de leur conduite violente à son égard. La ville de Smyrne paraît assez tranquille. On attend toujours le résultat de la présence des deux flotilles dans l'Archipel.

Il est passé devant le port une frégate autrichienne que l'on croit envoyée pour demander réparation des outrages faits à Scio aux deux bâtimens de cette nation.

Des nouvelles de Constantinople, en date du 27 septembre, annoncent que tout alors était tranquille dans cette capitale. Quelques janissaires avaient été mis à mort aux châteaux européens, sur le Bosphore, endroit où sont généralement exécutés les criminels de ce corps. Ces châtimens sont annoncés de nuit par un coup de canon pour chaque individu mis à mort de cette manière. A minuit, le 14, on tira deux coups de canon.

Lord Strangford, et le comte Von Lutzow, ambassadeur d'Autriche, sont infatigables dans leurs efforts pour maintenir la paix entre la Turquie et la Russie. On attend beaucoup de la persévérance, des talens, de l'adresse et de l'expérience de ces habiles diplomates, ainsi que de la confiance qu'ils ont inspirée au divan, sur lequel ils ont acquis une influence extraordinaire. Ils le forcèrent de rétracter un firman, publié le 10 septembre à Cons-

tantinople, par lequel on parlait d'une guerre avec la Russie, comme d'un événement probable.

— Malheureusement la peste s'est manifestée à Constantinople. Deux domestiques sont morts dans le palais de l'Envoyé de la Hollande, et les ministres étrangers en ont éprouvé beaucoup d'inquiétude.

» Pendant que les journaux allemands et français s'efforcent à » maintenir les bruits de guerre, dit le *Courrier*, les renseigne- » mens authentiques que nous recevons de Pétersbourg et de Cons- » tantinople disent tout le contraire et donnent l'espérance d'une » paix durable.

» Une lettre de Hanovre, du 24 octobre, dit: « Hier matin, » le roi s'est déterminé à différer son départ pour l'Angleterre » jusqu'à lundi prochain, quoique les préparatifs eussent été faits » pour demain. On conjecture que le roi veut attendre l'arrivée » d'importantes dépêches qui peuvent être reçues d'un moment à » l'autre de Paris et de Vienne. Si l'on en croit les bruits qui con- » tent ici, les négociations entre les grandes puissances ont pris » nouvellement une tournure pacifique, et il est probable qu'il » n'y aura point de guerre. Les délibérations du congrès continuent » avec le plus profond secret. »

— Un de nos correspondans est très-surpris des contes, semblables à ceux de *l'Ogre terrible*, que l'on fait sans cesse circuler sur le compte des Turcs. Il ajoute: « On ne peut reprocher aux proprié- » taires turcs, une conduite aussi honteuse que celle qui eut lieu » dans notre orgueilleuse capitale *civilisée*, le jour de la pro- » cession funèbre de la reine d'Angleterre. Il est actuellement re- » connu que toutes les horreurs sur la férocité des Turcs, dont se » parent les journaux anglais, ne sont inventées que pour faire » trouver légères, comparativement, les fureurs de la populace » de Londres. »

— On apprend, par la dernière malle, que le baron de Strogonoff a été massacré; que Smyrne a été brûlée de fond en comble (ce qui, soit dit en passant, fait l'éloge de l'activité des constructeurs turcs; car les papiers anglais ont déjà, depuis cinq mois, brûlé cinq fois la ville de Smyrne); que les Turcs s'amusent, à Constantinople, à crucifier les chrétiens, etc. Est-il bien possible qu'en Angleterre on ajoute foi à de semblables contes, et que l'on ne se soit point encore aperçu qu'ils sont inventés par les Grecs et les révolutionnaires, leurs confrères, d'Allemagne, d'Italie et de France?

Le grand but est de soulever toute la chrétienté contre les Turcs, en excitant partout une indignation irrésistible, et en propagant les calomnies les plus atroces et les plus abominables. Il serait à désirer que les cours européennes envoyassent à Constantinople une députation pour faire une enquête sur le véritable état des choses, et qu'elles comparassent les rapports de cette députation, avec ceux qui, jusqu'à présent ont figuré dans les journaux européens. Tout le monde à Constantinople désire rester en paix avec la Russie. Le divan a pris un ton plus modéré, et il paraît enclin à prêter la plus grande attention aux avis ainsi qu'aux représentations continuelles des ambassadeurs anglais et autrichien.

(New-Times.)

Tandis que certaines personnes à Paris et en Allemagne s'efforcent encore à maintenir des craintes de guerre entre la Russie et la Turquie, des nouvelles authentiques venant de Pétersbourg et de Constantinople, démentent formellement tous ces bruits.

Extrait d'une lettre d'un négociant turc distingué.

Constantinople, 26 septembre.

« Ici, tout est tranquille et paraît devoir rester dans cet état. Le gouvernement s'occupe d'établir autour de la ville un nouveau cordon de troupes considérables, afin de contenir les janissaires qui sont les auteurs de beaucoup de troubles qui ont eu lieu dernièrement. Il nous est arrivé, l'autre jour, 30.000 hommes commandés par un pacha. Deux autres pachas, ayant à leurs ordres beaucoup de troupes, sont journellement attendus. Vous pouvez être certain que les démêlés avec la Russie ont été terminés très-amicalement. »

St.-Petersbourg, 27 septembre.

La hausse continuelle des fonds, qui sont ce matin à 9 5/8, prouve qu'on ne s'attend point à la guerre avec aucune puissance européennes. Des lettres du midi de l'Europe affirment toujours que la Turquie ne sera pas molestée.

(Sun.)

— Les dernières nouvelles du midi de l'Irlande, sont des plus affligeantes. On y est encore loin de voir le rétablissement de la tranquillité. Néanmoins le *Courrier* assure que l'active énergie du gouvernement doit, nécessairement, avoir rétabli l'ordre. Le journal affirme aussi qu'il n'a pas remarqué que les troubles d'Irlande eussent un caractère politique. Le *Courrier* est-il bien sûr que les auteurs de ces troubles n'aient aucune relation avec les Carbonari de Naples?

Il faut que ces excès soient réprimés par la vigueur de l'autorité, et nous espérons qu'ils le seront bientôt. Mais, hélas! ce sont des éruptions provenant d'un corps affligé d'une maladie chronique et invétérée; et, à moins de guérison parfaite, il n'y a point d'espoir que ces éruptions ne se répètent. Les causes qui, dans le tems, ont engendré des troubles, en feront naître encore.

La seule garantie de la paix et de l'ordre dans une société quelconque, git dans le bonheur dont jouit la masse de ses membres. Lorsque la majeure partie d'un peuple est plongée dans

une misère sans ressource; lorsque ce peuple a point d'intérêt à la conservation de l'ordre, on peut être certain qu'il commettra fréquemment des excès. Aussitôt qu'un paysan cherche à augmenter son bien en Turquie, vite les Turcs tombent dessus; et en revanche, le paysan assassine les Turcs à la première occasion. En Irlande, on n'entre pas de force dans la cabane du paysan, mais il ne peut pas, plus que le paysan en Turquie, conserver de propriété. Le gouvernement ne remplit point ses devoirs envers l'Irlande, nous le répétons, puisque, depuis des siècles, il laisse cet infortuné pays dans la plus affreuse misère!

(Chronicle.)

Nous affirmons de la manière la plus positive que S. M. Britannique a l'intention de passer l'hiver au pavillon de Brighton. M. Waller est arrivé mardi dernier afin de surveiller les préparatifs, et hier il nous est arrivé à Londres plusieurs fourgons d'artillerie, chargés d'effets pour meubler les divers appartemens.

(Brighton-Herald.)

Toutes les nouvelles du Portugal confirment les conjectures des esprits éclairés; la monarchie portugaise est ébranlée jusques dans ses fondemens. Le moindre des maux qui la menacent est la séparation absolue de ses possessions de l'ancien et du Nouveau-Monde.

La *Vénus*, paquebot à vapeur, qui était mouillé dans la Tamise, au pied de la Tour, a reçu l'ordre de se rendre aussitôt à Calais, pour y attendre S. M. qui arrivera probablement dans cette ville le 5 ou le 6 novembre.

Le conseil de régence a reçu des dépêches importantes relativement à la conférence diplomatique qui a eu lieu, le 21, entre le marquis de Londonderry et le prince de Metternich. Le ministre autrichien n'a pas eu de peine à faire adopter ses vues pacifiques par le ministre britannique. Il est trop connu que les finances de l'Angleterre ne lui permettraient pas de faire la guerre, lors même qu'elle y serait portée. Il faudrait recourir à ce désastreux système d'emprunt qui nous a si cruellement obérés, c'est-à-dire ne recevoir que soixante livres sterling, en promettant d'en rembourser cent. Il est bon de se rappeler quelquefois que notre dette publique est de plus de huit cents millions sterling (plus de vingt milliards de France).

(Morning Herald.)

ALLEMAGNE.—STUTTGARD, 27 octobre.

On lit dans la *Gazette du Necker* la lettre ci-dessous, qui est écrite de Marseille, le quinze octobre, par un officier allemand :

« Nous sommes arrivés ici heureusement le 30 septembre. Nous y avons trouvé environ 40 militaires qui ont le projet de s'embarquer pour la Grèce; mais il n'avaient pour la plupart que de faibles moyens, insuffisans pour faire face aux frais de la traversée. Nous n'avons trouvé ici aucun soutien, pas même chez ces riches Grecs qui font le commerce à Marseille. Nous avons partagé comme frères; celui qui avait encore quelque chose est venu au secours de l'autre. Nous étions résolus de nous embarquer pour Livourne, afin de voir si nous serions plus heureux; mais ayant appris que nous devrions y faire quarantaine, nous avons abandonné ce plan.

« Nous avons mis alors tous nos fonds en commun, vendu montres, bagues, et tout ce dont nous pouvions nous passer, afin de nous procurer la somme nécessaire pour la traversée. Cela nous a réussi par le secours d'une maison de commerce française qui en a agi noblement; les négocians grecs n'ont pas fait la moindre chose pour nous. Après nous être pourvus des armes nécessaires, nous avons frêté pour la somme de 3,200 francs un bâtiment pour nous transporter à Hydra.

« C'est hier que nous devions nous embarquer; mais la veille, le patron rompit la convention, en disant qu'il ne pouvait pas tenir sa promesse, parce que son armateur lui avait ordonné de prendre une autre cargaison. Mais on nous assura que ce n'était qu'un prétexte, et qu'une maison turque de Marseille s'était assurée du patron moyennant 1,500 fr.; dans le principe nous ne voulions en rien croire; mais maintenant cela nous paraît plus vraisemblable, parce que plusieurs agens turcs ont voulu nous acheter. J'ai été moi-même présent à une conversation d'un de mes camarades avec un de ces agens. Mon camarade feignait de consentir à la proposition, afin de laisser ce coquin s'enfermer. Le misérable croyait réellement pouvoir nous acheter pour le Croissant.

« Maintenant, nous avons réussi à fréter pour 3,000 fr. un autre bâtiment; nous sommes environ 40, et nous nous embarquerons le 18 octobre pour la Grèce. Il y a avec nous 6 Français; les autres sont Allemands: il s'y trouve plusieurs officiers et sous-officiers Prussiens, Mecklenbourgeois, et de Hostein, 2 officiers Bavaurois, un Wurtembergeois, et quelques sous-officiers Badois. Nous vous donnerons des nouvelles ultérieures de la Grèce, aussitôt que nous y serons arrivés. »

ESPAGNE.—MADRID, le 25 octobre.

LL. MM. sont parties pour l'Escurial; leur absence sera de peu de durée.

Le célèbre Jean Martin, surnommé l'Empecinado, vient d'être rappelé du gouvernement de Zamora; il est remplacé par le général Frédéric Castanon. Il paraît que l'Empecinado avait fait circuler parmi les troupes certains écrits répréhensibles.

Hier, était le jour anniversaire de la naissance du général Riégo; il y a eu plusieurs réunions paisibles et la tranquillité

n'a pas été troublée. Sur le soir, quelques groupes ont parcouru les rues en criant *vive Riégo! vive Riégo!* il n'a nullement été question de *vive la Constitution!* tout était sacrifié à l'idole des exaltés.

—Les cortès s'occupent depuis deux jours de la loi sur l'organisation de nos forces militaires.

—Les nouvelles de Malaga, de l'île de Majorque et de l'extrémité de l'Andalousie, ne sont pas plus rassurantes sous le rapport de la salubrité; les mesures de précautions continuent, mais le temps est trop beau. Le 19 de ce mois, il arriva devant Valence un paquebot venant de l'île de Majorque. Le chef politique informé qu'il y avait à bord un individu attaqué de la fièvre, s'en fit assurer par deux médecins. Aussitôt que le fait fut constaté, on transporta l'équipage sur un autre navire qui eut ordre de retourner à Mahon, et le paquebot fut brûlé en mer. Le gouvernement a envoyé quatre médecins à Mahon et une somme de 500,000 réaux pour subvenir aux premiers besoins de ces infortunés insulaires.

—Les exilés de la Galice aux îles Canaries, dans le mois de mai dernier ont obtenu l'autorisation de revenir en Espagne, ils ont débarqué à Marin.

—M. Nunez Abreu, exilé de cette capitale et qui avait fixé sa résidence à Bilbao, a été arrêté à Castro Urdiales au moment où il allait s'embarquer pour la France sans aucune autorisation.

SEVILLE, le 17 octobre.

L'intérieur de notre ville n'est pas encore attaqué de la maladie contagieuse, mais elle existe dans les faubourgs de Triana et de Castilla. La junta de santé prend les mesures de sûreté les plus énergiques; on transporte dans un lazaret les personnes soupçonnées d'être atteintes.

—Demain seront fusillés par derrière cinq individus faisant partie de la bande de Zaldivar, pris, le 14 septembre dernier, les armes à la main.

CADIX, le 19 octobre. (Correspondance particulière.)

La maladie contagieuse se propage, et la mortalité augmente dans les malheureuses villes des Ports-Sto-Marie et Lebrija. Nos magistrats, qui connaissent par une fatale expérience les angoisses d'une position semblable, viennent d'ouvrir une souscription pour venir au secours de ces infortunés.

On a mis à l'ordre de la place que tous les militaires eussent à arrêter toutes les marchandises qui seraient introduites en fraude; la crainte de la maladie a plus de part à cette mesure encore que l'intérêt du fisc.

—Vous me demandez des nouvelles de notre commerce; sa situation est des plus alarmantes; il marche rapidement vers sa ruine, et tout indique un avenir aussi désastreux qu'il est certain. La perte de cette belle cité est évidente, si le gouvernement ne vient à son secours à pleines mains, en surmontant tous les obstacles qui s'opposent à son encouragement; obstacles qui proviennent du système fiscal, qui chaque jour détruit de plus en plus son commerce, de rivalités et d'intérêts personnels peu généreux, enfin du peu de succès que l'on prévoit des mesures ordonnées pour protéger et agrandir tout ce qui constitue la richesse publique de l'Espagne.

—On commence à faire des préparatifs pour une fête magnifique qui aura lieu ici le 24 de ce mois, jour anniversaire de la naissance du général Riégo.

SARRAGOSSE, 23 octobre. (Correspondance particulière.)

L'état sanitaire de cette province est toujours le même; on a suspendu la foire de Montalvan. Les nouvelles de Barcelone sont on ne peut plus affligeantes; voici la liste officielle du nombre des morts du 10 au 15 de ce mois: le 10, 153 morts; le 11, 182; le 12, 194; le 13, 187; le 14, 152; le 15, 131. — Total 1019.

Il y a eu pendant quelque jours des scènes fâcheuses à Alcanis; il paraît que des maiveillans voulaient pêcher en eau trouble; la force armée a tout fait rentrer dans l'ordre; voici à ce sujet une proclamation de notre chef politique, datée de ce jour.

« La tranquillité est rétablie dans la ville d'Alcanis et les autorités ont repris leurs emplois et la force qui y est attachée. Les dépeches que j'ai reçues hier de la municipalité de cette ville, m'annoncent que dans l'effervescence populaire qui a eu lieu dans la soirée du 14 de ce mois et jours suivans, il n'a été proféré aucune expression quelconque contre la constitution ni le gouvernement; la commotion s'est seulement faite sentir chez le bas peuple. Le zèle de la municipalité, du clergé, et des personnes de caractère a été infatigable pour éviter les malheurs qui sont ordinairement la suite de semblables désordres, et ils ont la satisfaction d'avoir réussi au gré de leurs desirs. Dans la soirée du 20 de ce mois, la force armée, qu'il avait paru nécessaire de diriger sur ce point, pour prêter main forte aux autorités, est arrivée dans cette ville et a été reçue par les habitans avec les plus grandes démonstrations de joie, ce qui prouve que les événemens du 14 n'ont pas eu pour motif une aversion pour le système constitutionnel, mais que c'est l'œuvre de l'artifice et de la séduction de quelques misérables agens, qui à l'abri de la confusion et du désordre, voulaient réaliser leurs projets criminels. — Toutes les personnes qui étaient détenues pour le caprice des perturbateurs de l'ordre ont été mises en liberté, et le pouvoir judiciaire ainsi que les autres autorités ont commencé à s'occuper librement de leurs attributions respectives, dans l'espoir qu'à l'avenir des scènes aussi

» fâcheuses ne se renouvellent plus. A cette effet et pour couper
 » le mal à sa racine, j'ai fait savoir à cette municipalité qu'il
 » est absolument nécessaire de découvrir le vrai principe et la
 » cause d'une agitation qui eut pu avoir de fâcheux résultats; et
 » je me promets de son zèle, qu'elle s'en occupera de concert
 » avec le juge de première instance, pour que les auteurs de ce
 » désordre ne restent pas impunis, et qu'une fois pour toutes,
 » les ennemis du bonheur du peuple se persuadent que toutes
 » leurs machinations seront détruites par l'union de tous les bons
 » citoyens, l'énergie des autorités, et la ferme résolution
 » de la nation espagnole, de ne pas rétrograder dans la marche
 » glorieuse qu'elle parcourt dans les sentiers de la constitution.

• Signé FRANÇOIS MORELUA. •

IRUN, 31 octobre.

On croirait, en voyant les dispositions militaires que la France prend sur nos frontières, que nous sommes à la veille d'une guerre. Toute la rive droite de la Bidassoa est couverte de troupes et même d'artillerie; Saint-Jean-de-Luz a une garnison nombreuse, qui va encore recevoir des renforts. Nos communications avec la France sont extrêmement gênées; les courriers de la malle sont examinés avec le plus grand soin. Toutes les lettres de Madrid sont trempées dans le vinaigre; enfin, on croirait que toute communication avec le reste de l'Europe va nous être coupée, tant on craint les ravages de la fièvre jaune. Cependant, comme toutes ces dispositions militaires inspirent des inquiétudes dans quelques esprits, des mesures de précaution ont été adoptées dans la Navarre et la Biscaye; la milice a pris les armes, et va faire le service conjointement avec les troupes de ligne.

On attend quelques régimens à Tudela sur l'Ebre, à Tolosa et à Mondragon, dans la Biscaye, et l'on a établi une ligne de postes sur la rive gauche de la Bidassoa. Les garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien sont renforcées; et le service s'y fait avec la plus grande surveillance.

Le Français Cugnet de Montarlot, dont le procès s'instruit à Valence, a fait une tentative pour se sauver de la prison où il est détenu; mais elle a été infructueuse, et depuis ce moment il est resserré avec plus de sévérité. Le jugement de cet aventurier ne tardera pas à être prononcé.

LITTÉRATURE.

Voyage d'un Américain à Londres, on esquisse sur les mœurs anglaises et américaines, traduit de l'anglais de M. Irwin Washington.

Cet ouvrage qui jouit en Angleterre d'une réputation méritée, a déjà obtenu à Londres cinq éditions qui se sont rapidement écoulées. M. Irwin Washington voit avec l'œil d'un philosophe, et trace avec le pinceau d'un grand peintre. Sous le titre modeste d'esquisse, il présente le tableau des mœurs anglaises et américaines.

Son itinéraire n'est point un livre de poste romantique où le lecteur apprendra la position des villes, la direction des fleuves et les phénomènes de la végétation d'un sol étranger. L'auteur ressemble, pour me servir de son expression « à un peintre qui voyageant sur le continent a suivi le cours de son imagination vagabonde et a esquisse des réduits et des endroits écartés; son portefeuille est rempli de chaumières, de paysages et de ruines obscures; mais il a négligé de peindre Saint-Pierre ou le Colisée, la Cascade de Rêrui ou la baie de Naples, et il n'a pas un seul glacier, un seul volcan dans sa collection.

L'auteur, en s'écartant de la route commune, a donné à son voyage un attrait de plus pour le lecteur; l'auteur décrit la traversée d'Amérique en Angleterre, en philosophie et en poète.

» Les voyages par terre offrent une série de scènes, une succession suivie d'incidens qui continuent l'histoire de la vie, et ne laissent point à l'esprit le tems de s'appesantir sur les objets dont il s'est séparé avec douleur. Nous traînons il est vrai une chaîne qui s'allonge à mesure que notre pèlerinage s'étend, mais nous la lâchons derrière nous, anneau par anneau, et nous sentons que le dernier chaînon tient toujours à notre première demeure.

L'abbaye de Westminster est le premier point où se fixe l'œil de l'observateur; il parcourt et décrit ce monument ou reposent les mânes silencieux des grands hommes. Il fait partager les divers sentimens qu'éprouve son ame, soit qu'il visite la sépulture des rois, soit qu'il s'arrête au coin des portes, près de l'orgueilleux sarcophage des grands, ou sur la simple inscription du savant.

Essai sur les hôpitaux et les secours à domicile, distribués aux indigens malades, par J. ORSEL, de Lyon.

II. ARTICLE.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Orsel est beaucoup plus étendue que la première; l'importance du sujet et la variété des matières que renfermait la question, l'exigeaient impérieusement. Après une profonde et savante recherche des améliorations et des réformations du système des hôpitaux qui ont eu lieu pendant l'espace de cinq siècles, l'auteur propose un vaste plan d'administration générale de tous les hôpitaux du royaume. Voici les principales bases de ce plan : 1.° Tous les hôpitaux d'une même ville

seraient régis par une seule administration gratuite, composée d'un bureau d'administration et d'une assemblée générale. 2.° Tous les hôpitaux du même département seraient placés sous l'inspection de l'assemblée générale du chef-lieu de département. Alors, cette assemblée, dans l'exercice de cette inspection, prendrait le titre de conseil supérieur. 3.° L'assemblée générale des hospices de la capitale, sous la dénomination de grand conseil général, inspecterait tous les hôpitaux du royaume. Nous n'entreons pas dans le détail et les explications que M. Orsel donne sur ces divers points, nous observerons seulement que ce nouveau système, en présentant un point central d'unité, préviendrait peut-être une infinité d'abus et d'imperfections qui se glissent tous les jours dans l'administration particulière de chacun de ces établissemens. Les améliorations qui regardent les officiers responsables dérivent encore du système d'administration générale que nous venons de rapporter; quant à celles qui regardent les frères et les sœurs des hospices, nous en avons remarqué trois principales : 1.° leur exclusion entière de l'administration dans les hôpitaux considérables. 2.° De ne prendre des sœurs hospitalières que dans une congrégation; 3.° Les hommes malades, et surtout les blessés ne devraient être servis que par des sœurs âgées au moins de quarante ans; les plus jeunes seraient employées auprès des femmes.

Nous ne pouvons passer sous silence les observations de l'auteur sur le service médical des hospices. Un premier médecin, à l'instar du chirurgien-major, serait d'une grande utilité dans les grands hôpitaux. Il serait comme le centre d'unité des médecins ordinaires; il répondrait aux diverses demandes pour les renseignemens de médecine relatifs aux hôpitaux, et régulariserait le service médical de la maison. Enfin, un conseil médical, composé du premier médecin, du chirurgien-major, de l'aide-major et du premier pharmacien, serait très-essentiel. L'auteur porte encore plus loin ses vues; des hôpitaux spéciaux pour les *insensés*, les *incurables*, les *convalescens*, sont aussi l'objet de ses considérations. Jetant ensuite ses regards sur les enfans-trouvés, M. Orsel désirerait que ces malheureux, souvent repoussés des hôpitaux particuliers de sous-préfecture et même de département, fussent reçus sans aucun obstacle et au moyen d'un tour, dans l'hôpital du chef-lieu de chaque département. De cette manière, les hôpitaux généraux ne seraient pas si surchargés. Les hôpitaux militaires, les retraites des ecclésiastiques, ne sont pas oubliés dans ses recherches. Il termine les améliorations des hôpitaux par des observations très-étendues sur l'hygiène et le matériel des hôpitaux, sur leur régime alimentaire, sur leurs biens, leurs revenus et leurs dépenses. Les calculs de l'auteur sur les dépenses journalières des malades, sont dignes de remarque, et décèlent des défauts dans l'administration financière de beaucoup d'hôpitaux. « Dans les établissemens bien organisés, dit-il, la journée d'un malade, tous frais compris, ne doit pas coûter plus de vingt-cinq sous. Cependant il est des hospices où la journée revient à près de quarante; ce qui a lieu à l'Hôtel-Dieu de Lyon, qui, d'après le compte rendu par le secrétaire-général pour les six années 1807 à 1812, a dépensé, année commune, 718,481 fr. 44 cent. Or, en divisant cette somme par 394,026 journées, qui étaient aussi le nombre moyen des six mêmes années, on trouvera bien que la dépense journalière se monte à 1 fr. 90 c. (trente huit sous). A quoi donc attribuer un prix aussi élevé, surtout dans l'Hôtel-Dieu de Lyon, qui est d'ailleurs administré avec autant de zèle que de charité, par les plus respectables citoyens? Nous croyons que c'est au trop grand nombre d'employés des deux sexes qui, dans l'hôpital que nous venons de citer, s'élevait, au 1.° janvier 1821, à deux cent soixante et dix, et fait plus du quart des malades, dont le nombre est communément de mille dans cet hospice. »

Nous passerons sous silence les améliorations sur les secours à domicile, parce que la plus grande partie se rattache aux améliorations des hôpitaux; nous nous contenterons de dire que l'auteur pense que, pour ne tarir aucune des sources d'où peuvent découler les secours publics, il faudrait d'un côté conserver les bureaux de charité déjà organisés, et d'une autre part, encourager, par toutes sortes de moyens, les secours à domicile que les curés pourraient établir ou avoir établis avec les dames de leur association. L'auteur rend un juste tribut d'éloges à la société du Dispensaire, établie à Lyon. En 1820, dit M. Orsel, ce dispensaire a fait traiter gratuitement plus de 1000 malades, sans y comprendre plus de 500 qui ont reçu des consultations gratuites. Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de citer en entier un des derniers chapitres de cet intéressant ouvrage, où l'auteur représente la religion répandant un souffle de vie, et devenant pour ainsi-dire la mère de toutes les institutions de charité. Elle ne se borne pas à l'égard des malheureux aux seuls secours physiques; elle leur prodigue encore des bienfaits spirituels qui sont bien plus précieux. Nous ne nous permettrons aucune observation sur le style de cet ouvrage; ce serait blesser la modestie de M. Orsel; il a eu en vue le soulagement des infortunés, et certes, ce titre-là vaut bien une fumée de gloire passagère.

EFFETS PUBLICS du 3 novembre 1821.

Cinq pour cent cons. Jouiss. du 22 Sept. 1821. — 89 f. 90 c. 80 a. 85 c. 90c. 95c. 90f. 5c. 10c. 9-f. 15c. 10c. 15c. 10c. 90f. 90f. 5c.
 Reconn. de liq. au p. j. du 22 Sept. 1821. — 99 f. 30c. 25c. 40c. 45c.
 Act. de la Banq. de Fr. J. du 1.°r juillet 1821. — 1592 f. 50c.
 Obl. de la ville de Paris. Jouiss. de Oct. 1821. — 1265f.

